

Le vieux routard

Nicolas Bouvier au coin du feu, racontant ses routes et ses déroutes, les horizons repoussés et ceux jamais tout à fait atteints.

UN livre, une conversation, comme on pose son sac aux trois quarts de la route, pour souffler, se retourner sur le chemin parcouru. Faire le compte de ses artères, usées par la marche et l'incompréhension du monde, numéroté ses plaisirs passés, polir ses trésors, une vie de découvertes avec ses balises, ses années fastes ou maigres, et remettre de l'ordre dans la chronologie de ses fugues. Généralement, chez les écrivains, chez les voyageurs, pire encore, chez les écrivains voyageurs, synthèse des deux premiers genres, un tel exercice prédispose à l'attendrissement sur soi et aux leçons à l'usage des jeunes générations.

Nicolas Bouvier a dû flairer le piège. Le baroudeur élégant de *Chronique japonaise*, le lointain pénitent du *Poisson-Scorpion* et du *Journal d'Aran* (1), ce Suisse échappé

des bourlingues obstinées qui flattent nos tables de chevets, prend soin d'orner *Routes et déroutes*, long entretien avec Irène Lichtenstein-Fall (2), d'un avertissement prudent : « Pas un bilan ni une longue réflexion péremptoire, écrit-il : c'est beaucoup trop tôt. Bien des opinions exposées ici auront changé demain et feront une dernière fois la pirouette à mon dernier soupir (...) Donc juste « le point » : entreprise salubre, une fois la soixantaine passée (...) »

Le point, à l'âge des retours plus fréquents à la ferme familiale, du succès et des séjours moins précaires sur invitation d'universités ou de grands magazines. Ses enfants, que Nicolas Bouvier a peu vu

grandir, sont devenus des hommes, et l'écrivain a à cœur de leur transmettre, sans en rajouter, quelques petites choses qu'il a rapportées dans sa besace. Et puis, lui qui a été si souvent « largué » par les femmes, et les en a remerciées, doit savoir gré à la dernière, Eliane, d'être restée, malgré les absences interminables, de l'avoir accompagné, d'avoir, sur le tard, après tant de périodes solitaires en Orient, fait couple avec lui, en voyage.

Tout cela, le plus grand poids de la maison, et de la Suisse, l'apaisement et les maladies, davantage d'écriture incertaine, aussi, que de départs certains, oui, tout cela n'intervient qu'à la fin de l'ouvrage, comme dans la vie. Bouvier et Irène Lichtenstein-Fall ont remis une destinée d'errance et d'écrits dans l'ordre, l'enfance, le premier voyage à seize ans pour l'Italie, puis tous les autres. Sans doute est-ce ce qui peut intéresser, dans cette mise au point, même les lecteurs qui n'auraient pas suivi Bouvier depuis *l'Usage du monde*, d'abord publié à Genève en 1965, tous ceux, en particulier les plus jeunes, qui n'auraient rien su de son amour du Japon avant les rééditions de *Chronique japonaise*.

Le livre-là vaut aussi par l'évidence de

l'enfance de Bouvier fut heureuse, dans un milieu cultivé et plutôt aisé, si son père lui offrit l'argent de sa première échappée, il aurait tout aussi bien pu naître de plus de contrainte, maudire l'enfermement helvétique – alors qu'il paraît être reconnaissant de cette étroitesse territoriale, comme un moteur. Le résultat est le même, lorsqu'on se réveille ailleurs, fragile et plus fort des risques pris, lorsqu'on éprouve ce qu'il nomme « le syndrome de Stendhal ». « Un choc émotionnel très fort sur un état d'extrême fatigue. »

A lire ces confidences de Bouvier, partir paraît facile. Il suffit de se défier des études, comme pour lui, du professorat, de



mettre rapidement des kilomètres entre la norme des choses et soi. Fuir l'étriqué, la Suisse pour lui, et s'offrir à l'appel du large. Nicolas Bouvier, dans le pari de ce principe, a eu la chance d'avoir un ami, le peintre Thierry Vernet, compagnon de ses premiers périodes, et le bon goût de vouloir apprendre sur place, vers l'Est, ce que les professeurs ne lui avaient pas enseigné, les langues et les écrits, les cultures ancestrales qui, apprivoisées, lui permirent d'approfondir les raisons de ses éloignements.

Et puis, c'étaient les années 50. Le Japon restait du chinois, pour les jeunes

Européens. Bouvier mérita ses premières émotions : « J'ai mis trois ans pour gagner le Japon. J'allais plus lentement que les frères Polo. » Pour tous ceux qui ont aimé, découvert ou un peu mieux compris cet autre côté du monde, *Routes et déroutes* offre plus de détails encore, la chronique, ample et pédagogique, d'un apprentissage qui fait envie. Avant de se voir confier des reportages photographiques ou des textes par les Japonais eux-mêmes, suprême hommage, le jeune routard d'avant l'heure dut se mettre à l'ouvrage. Ses absences au long cours, ce saut dans l'Orient n'avaient

pas comme but que les bordées en compagnie de matelots ivres – il y en eut aussi, – mais des mois d'études qui, par ses livres, ne valurent pas que pour lui.

Bouvier souffrit, comme on souffre en voyage. De ces détresses, il ne cache rien. Son *Journal d'Aran* est même le récit d'une sacrée déprime. Et dans ce livre-ci, des phrases reposent la fugue pour ce qu'elle est : un simple déplacement géographique de nos tourments. « Il y a des jours où l'on existe et des jours où l'on n'existe pas. » Avec les années, l'écrivain-voyageur emporta avec lui quelques nouveaux « faux problèmes », la peur de la mort, le vieillissement du corps, et en laissa d'autres. Il perdit entre Ceylan, Aran et son cher Japon le parfait usage de ses jambes. Les jeunes promeneurs célestes de la décennie sont prévenus. La bourlingue est comme l'immobilité sédentaire : mortelle.

Mais, bigre, que ce récit, simple, au fil des mots, donne l'envie de tirer bien des traits ! D'aller s'intéresser de plus près au taoïsme, ou à n'importe quoi de très sérieux. Nicolas Bouvier a, certes, beaucoup d'avance. Par passion de l'écrit, il privilégia, treize ans de balade durant, les civilisations très raffinées, les plus à l'est car, comme il l'explique, le message avance en sens contraire, de l'Asie vers l'Europe, puis, atténué, vers l'Amérique. Lui alla tard en Californie, et encore, par le Japon. Les enfants d'aujourd'hui préféreraient la route de l'Ouest, directe. Mais tout cela n'est peut-être qu'affaire d'orientation.

Philippe Boggio

(1) Les livres de Nicolas Bouvier ont été réédités chez Payot.

(2) *Routes et déroutes*, entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall. Editions Métropolis, Genève, 1992.

Le Monde, samedi 7 novembre 1991